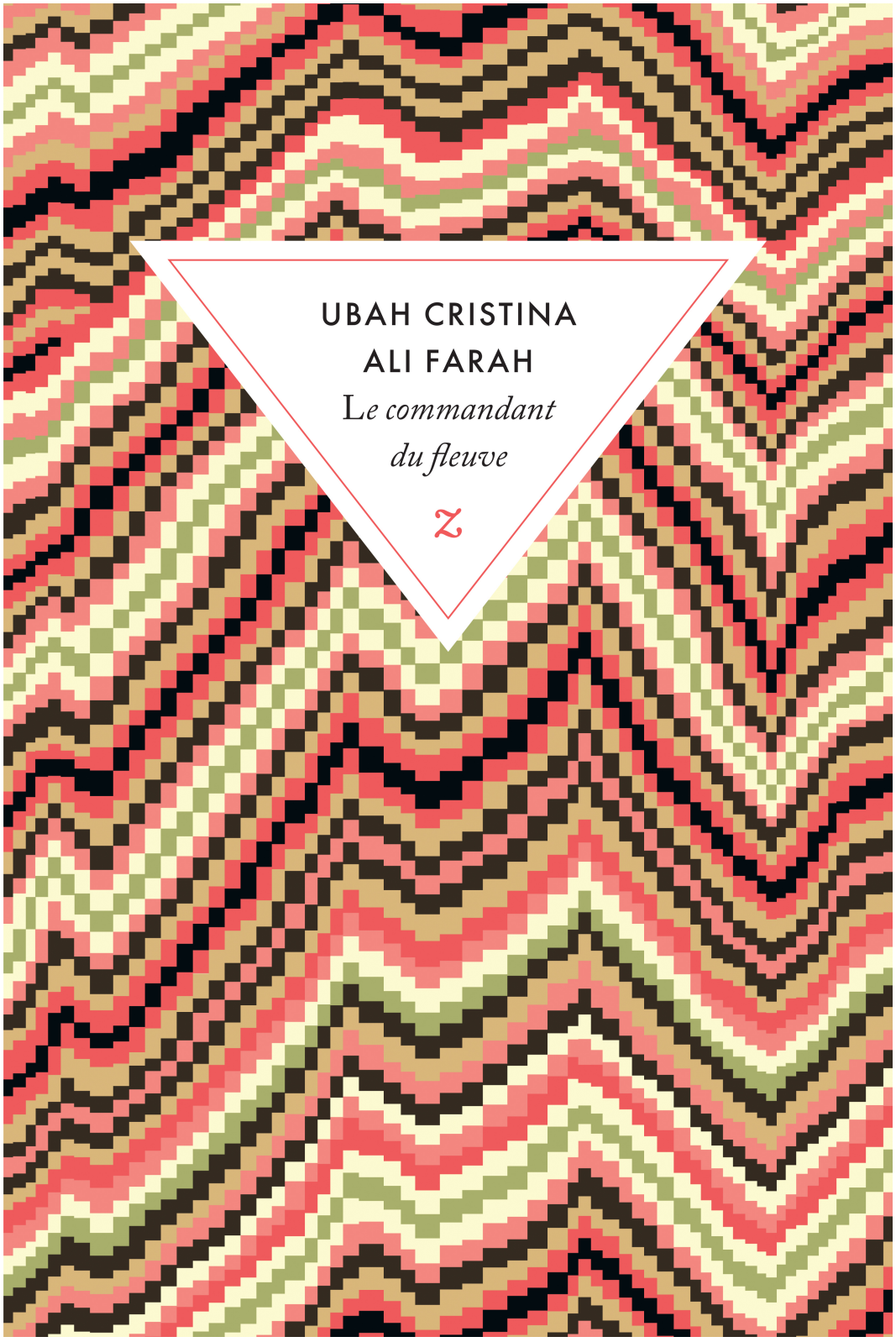

UBAH CRISTINA
ALI FARAH
Le commandant
du fleuve

WEB

Les univers du livre ActuaLitté

« L'une des voix de la littérature italienne contemporaine. »
Lina Tinel-Sebie, *Actualitté*

https://actualitte.com/article/133855/avant-parutions/racisme-exil-et-secrets-de-famille-un-ete-pour-decouvrir-ses-origines

« Le commandant du fleuve fonctionne ainsi comme un livre sur ce qu'on fait de ce qui nous a été transmis. Ses meilleurs passages ont la chaleur des récits racontés pour survivre, puis l'acidité de ceux qu'on remet en cause pour grandir. »
Lucy L., *Actualitté*

https://actualitte.com/article/134227/avant-critiques/le-commandant-du-fleuve-grandir-entre-rome-la-somalie-et-les-silences

La viduité

« Il semble urgent que la littérature, par son écoute de l'altérité, nous aide à combattre le rejet, le racisme, la réaction. La manière dont se propose, sans insistance ni leçon de morale, Ubah Cristina Ali Farah, est de nous faire entrer dans la diaspora somalienne en Italie. »
Marc Verlynde, *La Viduité*

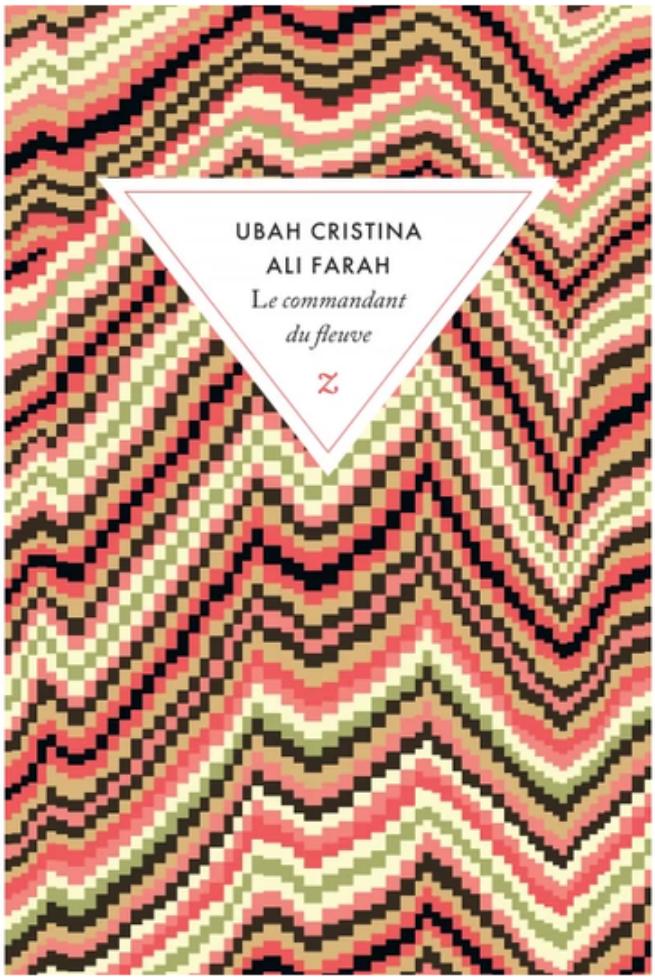
https://viduite.wordpress.com/2026/10/09/le-commandant-du-fleuve-ubah-cristina-ali-farah/

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Publié le : 15/09/2026, Lina Tinel-Sebie

Racisme, exil et secrets de famille : un été pour découvrir ses origines

Avec *Le commandant du fleuve*, Ubah Cristina Ali Farah raconte le passage à l'âge adulte d'un jeune homme partagé entre plusieurs héritages. Entre racisme quotidien, diaspora somalienne et histoire familiale, le roman suit Yabar, 18 ans, dans un été qui va bouleverser ses certitudes.



Yabar a grandi à Rome, loin de la Somalie où son père est parti combattre des années auparavant. Peu intéressé par les études et souvent provocateur, il se heurte au racisme ordinaire et s'interroge sur son histoire familiale : pourquoi son père est-il

absent ? Pourquoi sa mère refuse-t-elle de lui répondre ? Cet été-là, alors qu'il découvre la diaspora somalienne, Yabar apprend également un secret de famille qui va modifier son regard sur les siens.

Une histoire entre conte et réalité

Le roman s'ouvre sur une légende somalienne : deux sages auraient créé un fleuve pour apporter joie et félicité, mais l'apparition de crocodiles aurait conduit les habitants à élire un commandant chargé d'apprendre à vivre avec eux. Depuis son enfance, Yabar et sa cousine Sissi entendent les contes de leur tante Rosa. Mais à dix-huit ans, ces récits ne suffisent plus à répondre aux questions qui les traversent.

Ubah Cristina Ali Farah, née en 1973 d'un père somalien et d'une mère italienne, a grandi à Mogadiscio avant de quitter brutalement la Somalie au début de la guerre civile en 1991. Révélée en français avec Madre piccola, elle est aujourd'hui l'une des voix de la littérature italienne contemporaine et vit à Bruxelles.

LA TÊTE EN NOIR
41e Année SN 1142 9216
Novembre/Décembre 2026 N°243 - Gratuit

Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

PAR JEAN-PAUL GUERY

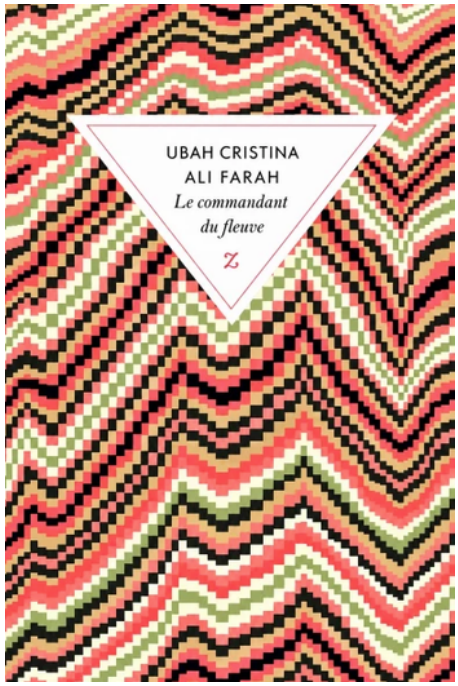
Le commandant du fleuve, de **Ubah Cristina Ali Farah. Zulma.** En 1990, Yabar, 3 ans, et ses parents avaient fui la Somalie au début de la guerre civile pour se réfugier à Rome. Quinze ans plus tard et alors que son père a depuis longtemps rejoint les rebelles somaliens, le jeune Yabar peine à trouver sa place auprès de sa mère et de ses amis exilés comme lui. Peu enclin à étudier, il préfère rêver et se laisser vivre auprès de sa « tante » Rosa et de sa cousine « Sissi », intellectuelle et musicienne. Immobilisé sur un lit d'hôpital pour une grave blessure à l'œil, Yabar fait un peu le point sur sa vie et revient sur les épisodes importants ou significatifs de sa proche jeunesse. La colonisation, la guerre, le déracinement et le racisme s'invitent dans la mémoire du jeune homme mais l'ensemble forme un kaléidoscope de souvenirs tendres et émouvants, traversés de tragédies familiales mais aussi de belles histoires, de fables et de légendes somaliennes.
(256 pages – 21.50 €)

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

Le commandant du fleuve : grandir entre Rome, la Somalie et les silences

Yabar parle comme on marche dans Rome l'été : vite, de travers, avec des détours, des arrêts brusques, une plaisanterie au moment où quelque chose fait mal. Pour comprendre une histoire, prévient-il, il faut « *s'armer de patience et se disposer à écouter* ». C'est exactement ce que demande le roman. Sortie le 1er octobre.

Par Lucy L., le 28/09/2026



Dix-huit ans, une année scolaire ratée, un père absent devenu presque une légende noire, une mère qui sait davantage qu'elle ne dit, une sœur de cœur, Sissi, avec laquelle il a grandi. *Le commandant du fleuve* part d'une blessure et remonte les fils.

Ubah Cristina Ali Farah réussit d'abord une voix. Elle est adolescente sans fabriquer de naïveté, drôle sans neutraliser la colère, mobile sans devenir brouillonne. Yabar se contredit, fanfaronne, observe, revient sur ce qu'il croyait savoir. Cette façon de raconter produit une proximité immédiate. Le racisme, surtout, n'arrive jamais sous forme de leçon : il se loge dans l'expérience très concrète du regard. Yabar sait que « *la couleur c'est ce que les autres*

voient ». L'amour de Sissi, aussi profond soit-il, ne suffit donc pas à rendre leurs expériences interchangeables.

Autour de lui, les femmes fabriquent une famille dont les frontières ne coïncident pas avec celles du sang. Zahra, sa mère, et Rosa ont bâti une alliance où circulent les chansons, les recettes, les récits, les langues. C'est là que le livre devient le plus fin.

Une langue n'est jamais seulement un outil ; elle ouvre un compartiment enfoui de l'existence. « *Qui sait si les souvenirs ont une langue qui leur est propre* », se demande Yabar. La question pourrait servir de fil secret au texte : que reste-t-il d'un pays transmis par fragments, d'une enfance déplacée, d'une histoire que les adultes ont voulu taire pour protéger les plus jeunes ?

Le récit refuse pourtant de réduire l'héritage à une fatalité. La guerre, le clan, le père, la couleur pèsent ; ils ne dispensent personne de répondre de ses actes. Rosa le formule sans détour : « *Le libre arbitre, ça existe, Yabar, on peut choisir.* » L'histoire réside dans cette friction entre ce qui nous précède et ce que nous décidons de devenir. Les conversations sur les clans somaliens, sur l'Italie coloniale ou sur les trajectoires de la diaspora éclairent cette tension sans rabattre les personnages sur de simples cas sociologiques. Lorsque Zahra rappelle que « *le clan n'est qu'un instrument de pouvoir* », le propos vaut bien au-delà de la Somalie.

Le conte du fleuve et des crocodiles accompagne cette recherche. Il pourrait n'être qu'un joli motif ; Ali Farah en fait une grammaire morale. Zahra répète que « *le mal est partout* ». Encore faut-il le reconnaître lorsqu'il ne ressemble pas au monstre prévu. Le Tibre devient alors un lieu de passage : entre l'imaginaire transmis et la ville vécue, entre le père fantasmé et les faits, entre l'enfance qui reçoit les récits et l'âge où l'on commence à les contester.

Ce dispositif connaît quelques lenteurs. La narration procède par boucles, souvenirs, conversations rapportées ; elle approfondit les liens mais relâche parfois la tension initiale. Certains dialogues portent beaucoup d'informations historiques ou familiales, au point que la parole semble par instants chargée d'expliquer plutôt que de vivre.

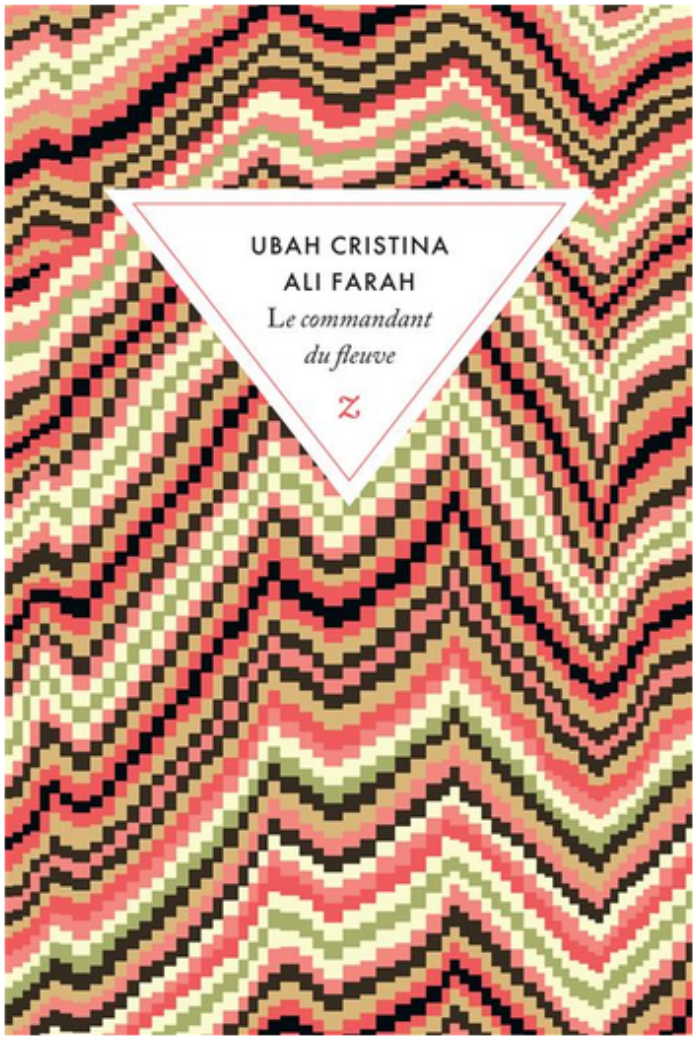
Le symbole du fleuve revient aussi avec une insistance qui réduit parfois sa force suggestive. Quelques personnages secondaires demeurent davantage des relais thématiques que des présences pleinement autonomes.

Reste une qualité essentielle : le roman ne demande jamais à Yabar de choisir une identité nette, propre, rassurante. Il avance dans les contradictions. Rome est chez lui, la Somalie travaille sa mémoire par procuration, Londres ouvre une autre branche de la famille, et aucune de ces géographies ne suffit à le résumer. La traduction de François-Michel Durazzo accompagne cette mobilité par une langue vive, familière, souple, qui conserve les écarts culturels au lieu de les lisser.

Le commandant du fleuve fonctionne ainsi comme un livre sur ce qu'on fait de ce qui nous a été transmis. Ses meilleurs passages ont la chaleur des récits racontés pour survivre, puis l'acidité de ceux qu'on remet en cause pour grandir. Ses défauts viennent parfois de son désir de tout relier. Mais cette profusion reste cohérente avec Yabar lui-même : un garçon qui cherche moins une origine qu'une façon habitable d'être au monde.

La viduité

Le commandant du fleuve Ubah Cristina Ali Farah



L'exil dans la séparation de ses origines, dans l'absence de récits sur cette scission des origines ayant causé cet éloignement, mais aussi dans les souffrances d'un gosse sans père, dans les différents aspects de la diaspora somalienne à Rome surtout, et par contraste, en Angleterre un peu. Dans ce roman sympathique, basé autant sur celui d'initiation que sur le conte et sa mise en jeu du libre-arbitre, *Le commandant du fleuve* suit les errances et blessures de Yabar à la recherche de son père, du sens de toutes les guerres claniques qui déchire la Somalie et sa famille. Ubah Cristina Ali Farah remonte les raisons qui ont conduit son protagoniste à l'hôpital, sa fraternelle amitié avec Sissi, ses déchirements et tout ce long parcours censé nous apprendre à composer avec le Mal en nous, à composer avec ce que nous sommes.

On l'esquissait un peu avec ***Dieu m'est témoin*** de Makis Tistas, il semble urgent que la littérature, par son écoute de l'altérité, nous aide à combattre le rejet, le racisme, la réaction. La manière dont se propose, sans insistance ni leçon de morale, Ubah Cristina Ali Farah, est de nous faire entrer dans la diaspora somalienne en Italie. On a mis un peu de temps à pénétrer dans *Le commandant du fleuve,* peut-être par l'évidence de sa simplicité. On découvre donc Yabar, du sang partout, en fuite, qui titube vers l'hôpital, qui enfin sait comment raconter ce qui lui est arrivé. Rien ne retient dans le style de l'autrice. Au point d'y entendre, dans les premiers chapitres surtout, des presque passages obligés. L'Afrique a ses contes, la transmission orale de sa sagesse. Peut-être. *Le commandant du fleuve* en joue et s'en distancie. Tante Rosa lui en raconte beaucoup durant son enfance partagée avec sa fille, Sissi. Une recréation d'après-exil, l'attachement à une histoire à laquelle on ne participe plus tout à fait. Ce sera la question tacite, passionnante à mon sens, que dans ses creux déplie le roman : à quelle Histoire peuvent se confier les populations en exil. Tante Rosa, elle tente de se l'approcher, dans son ignorance, dans son oubli de sa culture, de sa gastronomie, elle en surjoue l'aspect folklorique. Son appartement est recouvert de statues africaines, de signes de reconnaissance d'une appartenance. Indice d'une perte sous-entend Ubah Cristina Ali Farah.

Yabar ne parvient jamais, comme lui dit, son ami, à trouver sa propre musique. Il déconne et dérive, peine à suivre ses études, picole un peu zone. La colère et le manque au fond de toute souffrance. Incompréhension, un sentiment de rejet. Une fois encore, il redouble. On lui applique la punition somalienne habituelle : on l'envoie ailleurs, chez ses cousins dont il ne sait rien. Yabar comprend son isolement, son absence de lien avec son père dont il sait seulement qu'il est retourné combattre en Somalie. Par petites touches, comme on dit, *Le commandant du fleuve* nous éclaire sur les liens historiques, assez peu connus ici me semble-t-il entre la Somalie et l'Italie. On aime que, pour décrire le désordre meurtrier sans fin, les perpétuelles guerres intestines de ce pays, le vocabulaire se révèle décisif : en somali, on ne parle pas de guerre civile, *dagaalka sokeyee*, mais de *burbur*, d'écrasement. Pour une fois sans opposition religieuse, il s'agit d'une guerre de clan. Nous n'en dirons pas plus pour dévoiler la romanesque tragédie de Yarbar et l'effacement du père qui reprend le surnom d'Omicido, qui s'efface de toutes les mémoires. On en vient alors à la parabole éponyme : un fleuve est plein de mortifères crocodiles, sans doute ne faut-il pas mieux prétendre tous les tuer, mais apprendre à les utiliser, se servir du Mal en nous pour en venir à notre propre définition, voire pratique, du Bien. Tout ceci, on l'a dit, peut sembler un peu candide. Un peu d'idiotie, sans doute ne nous fait pas de mal. On aime cependant la manière dont *Le commandant du fleuve* interroge ce présupposé d'appartenance, d'essentialisation de toutes les minorités ignoblement dites visibles. Yabar, passablement ivre, se fait rejeter dans un concert, s'agace d'être appelé frère par des gens qu'il ne connaît pas : « je me suis dit que je n'avais rien à voir avec ces jeunes ; certes, ils étaient différents, mais ils avaient l'air heureux de l'être. » On a également trouvé assez intéressant la surveillance communautaire et la manière dont, elle aussi, surjoue, croit décompenser, l'appartenance à un clan. Étouffant pour Yabar. Un roman sympathique, on se répète.

Marc Verlynde, octobre 2026